

avec son propre groupe d'origine" (246). Pour la femme, le mariage est une incessante oscillation, une circulation permanente "dont les retours des divorcées et des jeunes mères, les visites régulières des commerçantes ne représentent que différents aspects" (246).

Le chapitre V considère les rites funéraires. Après une brève présentation de la conception de la mort ouatchie l'auteur analyse les rites de l'enterrement et les grandes funérailles. Il souligne la vivacité des liens d'affinité qui se fait sentir pendant les cérémonies funéraires, à ce point que les grandes funérailles peuvent être traitées comme le dernier rite de mariage. En effet, pendant les rites de la mort on remarque que les relations entre les agnatiques et utérins sont très tendues. Cet affrontement devient surtout visible pendant les rites pour les mauvais morts au cimetière de brousse.

Les chapitres suivants traitent du monde invisible ouatchi – la réalité vodou. L'auteur présente les traits essentiels des vodous en soulignant que ce phénomène doit être considéré en liaison avec le monde des humains et à l'image de la société. Les relations entre les vodous correspondent aux relations entre les agnatiques et utérins. La vie des vodous dépend des hommes, ainsi que la vie des humains doit beaucoup à la protection des forces invisibles. L'auteur se garde d'établir le panthéon des vodous. Par contre, il insiste sur l'importance des relations entre les entités invisibles. Si l'auteur utilise les catégories de vodous, c'est uniquement pour pouvoir établir les axes des relations. Le chapitre VIII est consacré aux ingrédients qui entrent dans la composition des vodous et constituent leur alimentation. L'auteur dégage les parallèles entre la cuisine traditionnelle et ces ingrédients par l'analyse des codes botanique et culinaire. La cuisine vodoue est organisée par une polarité entre le feu et l'eau qui sont associés au sang et au contact avec les esprits. En plus émerge un troisième pôle constitué par la terre qui est caractérisé par les interdits imposés à la cuisine humaine.

Le chapitre IX est consacré aux initiées de vodous. L'auteur éclaire leur fonction à travers le rituel. Il présente leur formation dans les "couvents" et leur initiation. Sur l'exemple de trois genres importants de vodous (sosis, agbuissis et tronsis) il montre la logique de la transformation à laquelle conduit l'action rituelle. Les différents stades de formation au "couvent" répondent au développement d'un enfant, et le moment de possession par le vodou correspond au moment de la naissance.

Le dernier chapitre traite de la sorcellerie qui est, selon l'auteur, le cœur de la parenté utérine. La sorcellerie qui menace les humains traduit la précarité des leurs relations. La force de la sorcellerie est un héritage des mères. La sorcellerie ressemble à la chasse. Elle est liée à l'esclavage et à la gemellité – on retrouve ces associations dans les mythes et les rites ouatchis. À l'opposé de la sorcière sans compassion l'auteur place la figure de l'idiot qui paraît être sans désirs.

L'ouvrage montre comment la parenté et leurs répondants symboliques régissent la vie sociale. Les différents aspects de la culture ouatchie s'imbriquent. La contiguïté et la substituabilité sont à l'ordre du jour dans toutes les cérémonies appropriées aux différentes étapes de vie et

situations de crise. À juste titre la parenté est au centre des préoccupations sociales. Mais cette parenté ne concerne pas uniquement les vivants. Elle s'étend au monde invisible en doublant les relations entre l'agnatique et l'utérin par le jeu des vodous.

L'ouvrage de Klaus Hamberger est un document extrêmement intéressant. C'est une monographie exhaustive d'un village représentatif de la culture ouatchie qui se caractérise par le soin des détails, la profondeur des analyses et la richesse des données. Les remarques étymologiques et le glossaire à la fin de l'ouvrage soulignent l'importance donnée à la langue vernaculaire. Le livre montre la logique du système symbolique présenté et ses implications dans la vie sociale. Au-delà d'une monographie ethnologique remarquable, "La parenté vodou" se présente comme le témoin d'un moment historique donné. La façon de vivre, la culture, la cohérence de la société villageoise sont soumis à des changements tellement rapides qu'un tel ouvrage s'avère comme le seul témoignage de la vie d'autrefois.

Jacek Pawlik

Hannerz, Ulf: *Anthropology's World. Life in a Twenty-First-Century Discipline.* New York: Pluto Press, 2010. 203 pp. ISBN 978-0-7453-3047-1. Price: £ 16.00

Wenn der Schwede Ulf Hannerz, mittlerweile emeritierter Professor für Sozial- und Kulturanthropologie der Universität Stockholm, mit einer neuen Publikation aufwartet, darf die interessierte wissenschaftliche Fachwelt – in Anbetracht der Karriere als auch der unermüdlichen Schaffenskraft des Autors wahrscheinlich hin- und hergerissen zwischen Bewunderung und Neid – gespannt sein, welche neuen Erkenntnisse verbreitet werden. Hannerz, der 2012 seinen 70. Geburtstag begeht und daher ohne Weiteres als mit Renommee versehener *Big Man* der ethnologisch argumentierenden Kulturwissenschaften bezeichnet werden darf, hat mit "Anthropology's World" ein Werk vorgelegt, das in erster Linie deshalb zu überzeugen vermag, weil es aus der emischen Perspektive eine akademische Disziplin nuancenreich beleuchtet, zu deren Entwicklung und Profilbildung auf internationaler Ebene der Autor in den letzten 50 Jahren maßgeblich beigetragen hat. Unverkennbar hat er mit seinen auf belastbaren empirischen Datenbeständen aufbauenden theoretischen Gedankengebäuden über die kulturellen Dimensionen der globalisierten Welt innerhalb der Wissenschaftsgeschichte seinen unverwechselbaren sowie genuinen Fingerabdruck hinterlassen. Sowohl seine Erfahrungen im Bereich der institutionalisierten akademischen Welt als auch seine mittels umfassender ethnografischer Feldforschungen eruierten Erkenntnisse über das Kulturwesen Mensch im Zeitalter der Verflüssigung sozialer, politischer und kultureller Grenzen stehen in direkter Verbindung zu seiner Biografie als Sozial- und Kulturanthropologe.

Ausgangspunkt der Überlegungen ist die in der Einleitung gestellte Frage, welcher Platz der Anthropologie im 21. Jahrhundert, insbesondere vor dem Hintergrund der zunehmenden Internationalisierung bzw. der interdisziplinären Ausrichtung der Wissenschaftslandschaft, zukomme. Gerade die anhaltenden Globalisierungsschübe

sowie die damit einhergehenden Transformationsprozesse machen es notwendig, sich der eigenen Disziplinarität unter veränderten Rahmenbedingungen neuerlich bewusst zu werden. Mit dem Verweis auf Clifford Geertz, der die Hauptaufgabe eines Ethnografen darin begründet sieht, die Dinge und Handlungen, die er während seiner erfahrungs- und zeitintensiven Feldforschung wahrnimmt, aufzuschreiben und damit nicht zuletzt einer interessierten Öffentlichkeit jene ethnowissenschaftlichen Wissenshorizonte zur Verfügung zu stellen, richtet Hannerz seinen Fokus in Kapitel zwei auf von ihm durchgeführte Projekte, bei denen er in federführender Position sein editorisches Geschick unter Beweis stellen konnte. Zunächst dokumentiert der Verfasser die Arbeiten an einem Sammelband über die nationalen anthropologischen Wissenschaftskulturen, dessen Herausgeber mit der Ambition angetreten waren, einerseits perspektivenreich und kritisch die eigene Geschichte zu reflektieren und andererseits eine Paradigmenverschiebung einzuläuten. Nicht mehr die „distant dark-skinned overseas others“ (22) standen im Mittelpunkt des Interesses, sondern vielmehr sollte den kulturellen Konsequenzen der „Fremdheitserfahrung“ auch in der eigenen Kultur – intensiviert durch Prozesse wie transnationale Migration, diasporische Lebensformen und parallelgesellschaftlich strukturierte Alltagswelten – Rechnung getragen werden. Als Sektionseditor für die anthropologischen Artikel oblag Hannerz des Weiteren die Koordination der 25-bändigen „International Encyclopedia of Social and Behavioral Sciences“, die im Jahr 2001 in Gänze veröffentlicht wurde. Auch in der Auswahl der enzyklopädischen Begriffe spiegelt sich ein Übergang der wissenschaftlichen Grundauffassung, da neben Einträgen wie „Taboo“, „Potlatch“ und „Kula Ring“ ebenfalls neue konzeptionelle Theoreme wie „Creolization“, „Hybridity“ und „Identity“ ihren Platz finden (34). Schauen wir uns im Vergleich dazu die Artikel in dem unter anderem vom österreichischen Sozial- und Kulturanthropologen Andre Gingrich genau zehn Jahre später herausgegebenen „Lexikon der Globalisierung“ an, können wir feststellen, dass diese Hinwendung zu einer anthropologischen Globalisierungsforschung eine kontinuierliche Fortsetzung erfahren hat, wenngleich Hannerz richtigerweise zu bedenken gibt: „current knowledge did not merely replace older knowledge“ (35).

Entsprechend dieser Prämisse beginnt der Verfasser den Abschnitt mit der Überschrift „Diversity Is Our Business“ mit einem Verweis auf die „Argonauts of the Western Pacific“ von Bronislaw Malinowski, der mit diesem Werk nicht nur die klassische Periode der Ethnologie einleitete, sondern ferner mit seinen posthum veröffentlichten Tagebüchern dieser von heroischen Meistererzählungen charakterisierten Ära ein jähes Ende setzte. Auf diese pathologische Züge besitzende Sinnkrise, bei der sich die über Jahrzehnte von Koryphäen wie Bronislaw Malinowski, Edward E. Evans-Pritchard, Alfred Radcliffe-Brown usw. in Stein gemeißelten akademischen Grundüberzeugungen einer Hinterfragung unterziehen mussten, antwortet die Disziplin selbstbewusst mit steigenden Studentenzahlen, einer Ausweitung ihres Themenspektrums sowie der Institutionalisierung von zahlreichen wissen-

schaftlichen Zeitschriften. Im Folgenden geht Hannerz unter anderem der Frage nach, wie es um die öffentliche Wahrnehmung unseres Faches bestellt ist. Das „anthropology-bashing“ (45) jener Wissenschaftler, die entgegen ihrem landläufigen Stereotyp nicht überall und zu jeder Zeit eine aus Kokosfasern geflochtene Kopfbedeckung als Erkennungszeichen tragen, hat nicht nur in den Medien Konjunktur. Durch die Häufung von zumeist negativen bis despektierlichen Kommentaren sei es zunehmend schwieriger, die fachlichen Kernkompetenzen, Zuständigkeitsbereiche und disziplinären Arbeitsfelder, mit denen wir uns von den Nachbarwissenschaften abzusetzen wissen, sowohl in der breiten Öffentlichkeit als auch an den Universitäten zu kommunizieren. Dieses vorgebliche Mauerblümchendasein, die Vielfalt der Haupt- und Nebenbezeichnungen des akademischen Zweiges sowie die nicht auf den ersten Blick erkennbaren Schlüsselqualifikationen dienen dann jenen mit Evaluationsauftrag und Sparhammer ausgestatteten Strukturkommissionen an geisteswissenschaftlichen Fakultäten dazu, die vorgeblich Indisponierten zuerst zum Schafott zu führen. Die Entwicklung einer übergreifenden und nachhaltigen Corporate Identity besitze folglich oberste Priorität. Als eine Art „subversive discipline“ (47) mit dem methodischen Hauptaugenmerk auf der ethnografischen Durchdringung von vom Menschen geschaffenen kulturellen Bedeutungslandschaften mittels teilnehmender Beobachtung und qualitativ-hermeneutischen Analyseverfahren solle die Sozial- und Kultur-anthropologie dahingehend ihre Expertise schärfen, einen gesellschaftsrelevanten Beitrag zum Verständnis der kulturellen Diversität des Menschen zu leisten. Jene, an den unterschiedlichsten geografischen Lokalisationen unseres Planeten ans Licht gebrachten, kontraintuitiv gewonnenen sowie kontextsensiblen Wissensmaxime können somit als Argumentationsgrundlagen gegen einen allseits grassierenden Ethnozentrismus bzw. die Rede von der globalen Homogenisierung fungieren. Den Zeiten, in denen Margaret Mead als populärkulturelles Sprachrohr breite gesellschaftliche Schichten über den Nutzen und die Wesenhaftigkeit anthropologischer Sichten auf die Welt mit Klugheit, Feingefühl und einem Gespür sowohl für die interkulturellen Differenzen als auch die universalen Similaritäten zu überzeugen wusste, weint nicht nur Barack Obama nach (58).

Eine ganz eigene Sektion widmet Hannerz in seiner Publikation dem Themenbereich „Feld“ bzw. „Feldforschung“, also signifikanten Kategorien, an denen sich angehende Nachwuchswissenschaftler zu beweisen haben. Dass sich der Schwede im Laufe seiner Karriere gerade in diesem Zentralbereich essenzielle Schlüsselqualifikationen erworben hat, illustriert er anschaulich an insgesamt vier Beispielen. Hannerz unternahm während seiner 50-jährigen Laufbahn als Akademiker Feldforschungen unter anderem in Washington, auf den Kaimaninseln, in Westafrika, Los Angeles, Johannesburg, Jerusalem und Tokio. Nicht zuletzt wegen seiner unmittelbar mit Sesshaftigkeit verbundenen Verpflichtungen als langjähriger Leiter des Departments für Sozialanthropologie der Universität in Stockholm sowie seiner multilokalen Lebensweise als mit internationaler Reputation versehener

Wissenschaftler sei es ihm aus Zeitgründen kaum noch möglich gewesen, das von Evans-Pritchard (80) ausgelobte Ideal einer die Persönlichkeit des Feldforschers in vielerlei Hinsicht stark in Anspruch nehmende "anthropology by immersion" (77) zu praktizieren. Dagegen ließe sich eine "anthropology by appointment" (77) eher mit einem stets mit Terminen und anderweitigen Obligationen gefüllten Kalender in Einklang bringen. Die methodische Herangehensweise, die in erster Linie im Buch "Foreign News" (2004) ihren Niederschlag findet, bringt diesen Sachverhalt sinnfällig zum Ausdruck. Der Autor weist darüber hinaus auf den rasanten Anstieg der "anthropology at home" (84) hin, bei der nicht das "being away from home" (84) im Vordergrund steht, sondern die Untersuchung der Kultur, in der der Forscher seine Enkulturation durchlebt hat.

In Kapitel fünf wendet sich Hannerz der Frage zu, wie und mit Hilfe welcher Instrumente Sozial- und Kulturanthropologen, denen er als Interlokutor eine Stellung als Brückenbauer zwischen den Kulturen zugesteht, die komplexe Welt, in der wir gegenwärtig leben, transparent machen. Wie bereits im vorherigen Teilbereich insistiert der Autor, mit dem Verweis auf die im deutschsprachigen Raum nebeneinander existierenden Fächer Völkerkunde und Volkskunde (heute Europäische Ethnologie oder Kulturanthropologie genannt), zunächst auf der produktiven Weiterentwicklung und aktiven Fortsetzung der "anthropology at home" (96), die mit ihrer Expertise im Forschungsfeld der unhinterfragt hingenommenen Grammatiken des eigenen Alltags in der Lage sei, überraschend innovative und ungeahnte Einsichten abseits jenes von Stereotypisierungen infiltrierten Wissens hervorzubringen, das hauptsächlich von unreflektiert vorgehenden Meinungseliten unter Verwendung einer fragwürdigen symbolischen Ikonografie produziert werde. Wie die Überlegungen der "Applied Anthropology" über die Kommunikation und Diffusion von ethnologisch generierten Aufschlüssen bereits vor Zeiten richtigerweise gezeigt hätten, käme es hierbei in erster Linie auf eine eingängige und für breite Gesellschaftsschichten verständliche Schreibweise an. In einem Interview berichtete ein Auslandskorrespondent der *Los Angeles Times* dem Verfasser des hier besprochenen Werkes, dass er stets darum bemüht sei, seine Artikel für seine hauptsächlich in Südkalifornien beheimateten Rezipienten so abzufassen, dass sich eine möglichst breite Leserschaft angesprochen fühle, auch und insbesondere Gus – eine fiktive Person, die nicht den Universitätsprofessor, sondern den Otto Normalverbraucher symbolisiere. Unter dem Slogan "Considering Gus" (105 ff.) appelliert Hannerz deshalb an eine eindringliche Revision von schriftlichen Ausdrucksweisen, denn nur durch eine adäquate Übermittlung anthropologischer Wissensordnungen an Menschen, die nicht zur zugegebenermaßen zahlenmäßig verschwindend geringen Welt der Akademiker zu zählen sind, gelinge die Aufpolierung des öffentlichen Images.

Das siebte Kapitel argumentiert aus der Perspektive der Wissenschaftsgeschichte und fragt danach, wie diese produktiv für die Gegenwart nutzbar gemacht werden kann. Nach einem kurzen Abstecher zu Kon Wajiro,

einem frühen Vertreter der japanischen Anthropologie, der sich hauptsächlich auf dem Feld der Massenbeobachtung in urbanen Settings hervortat (139), folgt die Präsentation der *Œuvres* von Max Gluckman, Marcel Griaule und Melville Herskovits. Anhand der Feldinvestigationen von Hortense Powdermaker in Mississippi, Hollywood und dem afrikanischen Kupfergürtel dokumentiert Hannerz schließlich anschaulich die frühen Arbeiten im Bereich der Medienanthropologie.

Der zukunftsweisende Ausblick, gespickt mit Ratschlägen für die folgenden Generationen, mündet in der These: Sozial- und Kulturanthropologe zu sein ist keine temporäre oder vergängliche Aktivität, die möglicherweise nach der akademischen Qualifikation endet, sondern ganz im Gegenteil eine fortdauernde Berufung, die einen – wenn man fleißig, kontinuierlich und aktiv daran arbeitet – ein ganzes Leben begleiten kann.

David Johannes Berchem

Hastrup, Frida: *Weathering the World. Recovery in the Wake of the Tsunami in a Tamil Fishing Village.* New York: Berghahn Books, 2011. 150 pp. ISBN 987-0-85745-199-6. (Studies in Environmental Anthropology and Ethnobiology, 16) Price: £ 42,00

The Indian Ocean tsunami disaster of 26 December 2004 affected communities in a wide spectrum of societies situated around the periphery of the Bay of Bengal, from Sumatra to Sri Lanka. This new book by Frida Hastrup begins to satisfy our curiosity about how this catastrophic event has been interpreted and accommodated into the daily routines of people living in different cultural contexts, in different locations, in different social groups. The site of her project is the former colonial outpost of Tharangambadi (Tranquebar, a Danish enclave from 1620–1845) on the southeastern coast of India in the state of Tamil Nadu, about 300 km south of Chennai. Her first visit was in February 2005 as part of a humanitarian charity mission to aid tsunami victims, followed by trips in 2006 and 2008, totaling ten months of fieldwork. Tharangambadi (pop. 7,000) is situated in a predominantly Tamil Hindu region, with some Christians and Muslims as well, and two-thirds of the local population are members of the hereditary Pattinavar sea-fishing caste. Dalit ex-untouchables, not identified by caste name, constitute the second-largest social group (12% of households). It is the fishing families living on the northern edge of town who were most severely affected by the tsunami, and it is their daily experience that Hastrup portrays in this book.

Readers do not learn about the details of post-tsunami life in Tharangambadi immediately. They must first navigate two earnest chapters on "the transmutable character of the site" (25) and the evolving actor-centered epistemology of modern fieldwork, topics that would have made more sense at the end of the book. What is even more peculiar, despite hopeful references to the "topographic turn" in anthropology, is the book's complete lack of maps or layout diagrams of Tharangambadi. Although Hastrup emphasizes "the physical landscape and the spatial practices of the villagers" (19) as the key to their ex-